

6 - DÉPLACEMENTS DE DÉTRESSE ET RECHERCHE D'ALTERNATIVES CHEZ CERTAINS ELEVEURS SAHÉLIENS 1969-1985.

Gallais Jean. 1988. Utilisation pastorale. 6. Déplacements de détresse et recherche d'alternatives chez certains éleveurs sahéliens, 1969-1985 In : Elevage et potentialités pastorales sahéliennes. Synthèses cartographiques. Mali = Animal husbandry and sahelian pastoral potentialities. Cartographic synthesis. Mali. CIRAD-IEMVT - FRA. Wageningen : CTA-CIRAD-IEMVT, 25. ISBN 2-85985-121-6 ; 2-85985-123-2

Une mise au point précise de la situation actuelle des éleveurs sahéliens après la sécheresse prolongée de 1969-1985 n'est pas possible sur l'ensemble zonal, en l'état de nos informations. En ce qui concerne le Mali, diverses publications ont apporté des renseignements sur certaines régions ou sur certains groupes. Citons en particulier Jérôme Marie 1977, Thomas Krings 1986, André Bourgeot 1986 (voir bibliographie)...

Quelques cas familiaux ou de petits groupes sont présentés ici ; on utilise principalement les premiers résultats d'une recherche qui se poursuit (Isabelle Fournier 1986). Les informations ont été pour la plupart collectées dans le campement dit du Château d'eau, à Gao, où vivent, en 1984, 5 à 6 000 personnes. Cette population provient soit du camp de sinistrés secourus, constitué entre 1970 et 1974 et qui contient jusqu'à 27 000 personnes, soit de transferts ultérieurs. En 1984, cette population est constituée principalement d'anciens nomades : 46 p.100 de Touareg, 25 p.100 d'Iklan, 14 p.100 de Maures, mais également de cultivateurs Sonraï pour 11 p.100. Certaines familles ont été interrogées sur leur déplacement de détresse entre 1970 et 1974.

Deux familles prises en exemple appartiennent au groupe des **Kel Antassar** de l'Est, qui traditionnellement, nomadisent sur la rive Gourma. Leurs tentes sont groupées autour des mares de Fintrou, Bambou, Tin-Aba, à 50 km au Sud du fleuve en saison des pluies. En saison sèche ils se rabattent sur les bourgoutières en amont de Gourma-Rharous. La tribu est traditionnellement riche en bétail et prestigieuse par son caractère maraboutique. En 1972, ces familles n'ont pas trouvé de pâturages dans les zones habituelles et se sont repliées dès septembre dans la vallée où la situation n'était pas meilleure. Avec un troupeau épuisé, elles prennent la décision de migrer vers le sud. L'une gagne la région de Hombori à 150 km, l'autre se déplace jusqu'au centre urbain de Mopti à la recherche de secours. Les deux familles perdent la totalité de leur cheptel dans ces déplacements.

Parmi des familles nomadisant habituellement autour de Bourem, les migrations de détresse ont pris une ampleur quelquefois considérable.

Des **Kel Rheris** qui se déplacent de Doro à In Tillit ont rejoint le Burkina (50 km) ; une autre famille de la tribu **Iguellade** (maures Kounta) a gagné l'Oudalan burkinabé ; une troisième est descendue jusqu'aux environs de Niamey (400 km).

Deux familles de la tribu Djébok nomadisant habituellement sur la rive gauche à la hauteur de Gao ont migré au Niger.

L'attraction de Tombouctou et l'espoir de trouver des secours ont entraîné la migration de détresse de beaucoup de familles Touareg de la rive gauche du fleuve. Ce fut le cas d'une famille de Bourem et d'une famille de Chiouka. Ces déplacements de 300 km, à travers une zone désertifiée et dont les habitants avaient fui, aboutirent à la disparition du cheptel familial. Une autre famille de Chiouka migra sur 200 km vers le sud jusqu'aux environs de Gossi.

D'autres exemples cartographiés sont empruntés à l'étude de J. Marie (1977). Les **Kel Oulli** ont eu un sort tragique. Traditionnellement, ils fréquentaient successivement la rive Gourma pendant l'hivernage (Tin Aba, Kerouassa) puis la rive Haoussa de novembre à janvier, enfin leur bourgou de la vallée. En 1973, ils sont descendus à Gossi mais l'absence de pâturages les a fait remonter vers le fleuve où l'absence de bourgou a décimé le cheptel. Les familles ruinées ont alors cherché individuellement des ressources par des migrations lointaines.

Les **Igouadaren** effectuaient traditionnellement les déplacements classiques des tribus du Gourma : en hivernage autour de Tin Aba, en novembre Fintrou, à partir de janvier dans le bourgou. En octobre 1972, ils recherchaient l'eau auprès de Gossi mais la surcharge pastorale ruina le pâturage et le troupeau fut fortement réduit. Le paroxysme de 1973-1974 acheva leur ruine.

Il est difficile de reconnaître une stratégie collective durant la crise de 1969-1985. Les tribus ou les fractions qui, en période favorable, se retrouvaient autour des mêmes lieux, ont littéralement éclaté. C'est au niveau familial que les hommes ont tenté d'organiser leur survie et quelquefois même au niveau strictement individuel : hommes migrant vers les villes éloignées, femmes et enfants vivant de secours, de mendicité et de petits travaux autour des centres sahéliens ou des villages-paysans. Généralement il y a eu trois phases successives :

- une phase de recherche d'une solution locale, pendant les premières années 1969-1972, marquées par une pluviométrie médiocre : déplacements des troupeaux accélérés, concentration en quelques lieux ;

- les années 73-74 sont les années de plus grande sécheresse, correspondant à la phase de migration de détresse vers des régions éloignées, avec un troupeau affaibli que l'éleveur tente de vendre à des prix dérisoires. Cette phase aboutit à une hécatombe, voire à l'anéantissement complet du troupeau. Dans ce cas, la migration se termine dans les camps de sinistrés ;

- une phase de recherche d'alternatives : petit élevage, jardins, travaux de manœuvres en ville, reprise des parcours pour les rares éleveurs qui ont conservé quelques animaux. Cette phase de tâtonnements se situe dans une période de grande irrégularité pluviométrique : 1975, 1980, 1985 furent d'assez bonnes années ; les années intermédiaires ont été fortement déficitaires et ont bloqué toute reprise d'envergure de l'élevage. Les économies locales sont soutenues plus ou moins artificiellement par le grand nombre d'opérations de développement, en particulier par les multiples ONG qui s'installent à partir de 1980.

En 1985, et en s'appuyant sur la région de Gao, on peut identifier les diverses alternatives devant lesquelles se trouvent les populations étiquetées en bloc sous l'appellation « éleveurs-nomades » jusqu'en 1970.

Une partie importante est désormais engagée au même titre que beaucoup de population d'origine paysanne dans le système économique urbain. Là, elle constitue une composante importante de la population marginale, ce qui est nouveau car jusqu'en 1970 l'attraction urbaine jouait principalement sur les populations de statut social servile (**Iklan**), cherchant en ville leur émancipation. Les caractéristiques économiques et professionnelles de ces anciens éleveurs-nomades sont semblables, quelle que soit la ville : Gao ou Mopti par exemple. Pour les hommes 40 p.100 de sans-emploi, 20 p.100 de corvées de manutention, 12 p.100 de travaux de construction, 12 p.100 de petit commerce. Les femmes joignent des travaux d'artisanat ou la domesticité. Cette répartition des activités est sensiblement différente de celle des anciens cultivateurs : par exemple, les **Sonraï** du campement du Château à Gao seraient tous employés, à 67 p.100 dans les manutentions et 33 p.100 dans le travail de banco. Cette comparaison permet d'identifier les difficultés psycho-sociales particulières aux anciens nomades pour s'insérer dans l'économie de misère des centres urbains sahéliens. Il est impossible de prophétiser l'avenir de ces « réfugiés de centres urbains ». Il a été souligné que beaucoup d'entre eux conservent des liens avec leurs familles demeurées pastorales et les rejoignent momentanément pour diverses activités : cueillette du cram-cram, accompagnement d'animaux vers des marchés. Situation d'attente ou choix d'une multi-activité ?



TROUPEAU PEUL

La multiplication des actions extérieures, publiques ou Organisations Non Gouvernementales, a permis la création depuis 10 ou 15 ans des établissements permanents nouveaux, où des familles s'installent spontanément sous la forme d'une semi-sédentarisation. Il est assez fréquent que le « noyau sédentarisant » soit constitué de trois éléments associés : puits, piste carrossable, boutique à coopérative. L'installation de tentes ou de paillottes autour de ces noyaux est pratiquée pour des raisons de commodité et aussi de sécurité. Au cas où une nouvelle sécheresse interviendrait, ces noyaux seront les centres de distribution de secours, du moins le pense-t-on.

Ainsi le noyau de Tydjer-Wéné est situé dans la vallée du Tilemsi, sur la piste de Gao à Almoustarat. Un puits ancien et profond a toujours été fréquenté par les nomades Chéménamas et Chériffen et il a été équipé anciennement d'une éolienne qui aujourd'hui ne fonctionne plus. Quelques cases en argile furent construites et furent le lieu de distributions d'aliments en 84-85. Au terme de ces opérations d'assistance, une distribution de semence de maïs, aubergine et tomate, tenta de susciter quelques jardins. Les notables de Tydjer Wéné espèrent créer une COOPAC (Coopérative d'Approvisionnement et de Commercialisation) et obtenir une école pour ralentir l'exode vers Gao. Autour du noyau se dispersent les tentes et paillottes de 2 000 et 3 000 « nomades » relevant de plusieurs tribus. Le rôle de leader est assuré par la fraction **Imahrane**, environ 700 personnes, de la tribu **Chéménamas**. Une autre fraction Cheménamas, trois fractions **Chériffen**, et deux fractions **Idnane** sont représentées.

Plusieurs autres noyaux de semi-sédentarisation existent dans la même région - Tin Aoukert, In Naril par exemple, à des niveaux d'organisation divers. Dans la région d'Ansongo-Ménaka des points de fixation à base coopérative ont été relevés par une étude IEMVT/CIRAD.

Le renforcement des actions extérieures, qu'elles soient administratives ou d'assistance, le sentiment persistant d'insécurité climatique expliquent la multiplication de centres semblables au contact Sahel-Sahara, mais cela pose de sérieux problèmes de validité économique. La semi-sédentarisation est généralement liée à une économie mixte agropastorale. Quelles sont les ressources extra-pastorales des familles installées à Tydjer-Wéné ? Des cultures irriguées d'une certaine ampleur sont difficiles à envisager du fait des conditions d'exhaure très dures. L'exploitation des pâturages sahélo-sahariens à partir d'un lieu fixe n'est possible en 1985 qu'avec les troupeaux réduits survivants de la sécheresse et insuffisants pour une économie familiale autonome. L'éloignement nécessaire des troupeaux, avec leur éventuelle reconstitution, pose le problème de la gestion du pâturage et du gardiennage. Sur ce dernier point, l'éloignement de la majorité des bergers Iklan, irréversible depuis la sécheresse, est une difficulté majeure pour la société touareg traditionnelle.

BIBLIOGRAPHIE

- 1. Bourgeot A.** - L'herbe et le glaive : de l'itinérance à l'errance. In : Nomadisme : mobilité et flexibilité. Paris, ORSTOM, DepH, Bull de liaison. 1986.
 - 2. Fournier I.** — Conséquences humaines de plus d'une décennie de sécheresse (1969-1984) Région de Gao. Université de Rouen. LEDRA. Mémoire de maîtrise. 1986.
 - 3. Krings T.** — Les migrations des sahéliens du Mali entre 1981 et 1985 et leur installation à Mopti. In : Etudes sahéliennes 1986, Laboratoire d'étude des régions arides université de Rouen.
 - 4. Marie J.** — Stratégie traditionnelle d'adaptation à la sécheresse chez les éleveurs sahéliens. Perte en bétail, mobilité, ernhie. In : Gallais ed., Stratégies pastorales et agricoles des sahéliens durant la sécheresse 1969 - 1974. Bordeaux CEGET. 1977.
 - 5. IEMVT/CIRAD** — Etude des stratégies des éleveurs face à la sécheresse au Sahel malien. Rapport rédigé par G. Boudet, O. Diall, S. ag Ecowell, Marty, Togola. 1987.
-